

« Les volailles de Ruols » à Luc-La Primaube

Nicolas Vacquier a réussi son pari

l'essentiel ▼ Nicolas Vacquier s'est reconverti dans l'élevage de volailles sur la commune de Luc-La Primaube avec efficacité et au prix de nombreux efforts.

Sur la commune de Luc-La Primaube, Ruols domine la vallée de l'Aveyron. Le coté est exposé au soleil face aux quelques maisons de Lax. Sur l'herbe grasse des centaines de poulets et de pintades se déplacent collés les uns aux autres, mangeant paisiblement. Des cabanons modernes leur servent de refuge. Nicolas Vacquier, le propriétaire de l'endroit, est serein. « Je n'ai pas toujours été ainsi ! », explique-t-il en faisant revenir à la surface des souvenirs pas si lointains. C'était en 2014. Là, un jour, la route de Nicolas Vacquier dévie de sa trajectoire initiale faite de l'école d'agriculture puis d'un travail sur la ferme avec ses vaches laitières. « Mon associé de l'époque m'a dit qu'il allait prendre sa retraite. Je me suis retrouvé face à une montagne de questions ». Elles sont financières. Elles sont celles que se pose tout jeune agriculteur confronté à la réalité des charges. « Après un rapide bilan, j'ai compris que je n'aurais jamais assez d'argent pour reprendre la part de mon associé. De plus, je me suis vu seul sur l'exploitation face à un immense travail. Je savais que je ne pourrais jamais tenir physiquement ni psychologiquement. Reprendre une exploitation agricole demande tellement d'énergie que les gens ne se rendent pas



Nicolas Vacquier a dû se remettre en question au moment de quitter la filière laitière pour devenir un producteur de volailles/DDM.SH

compte. On ne compte pas ses heures et pour quel revenu ? On ploie sous les charges, les crédits. Mieux vaut ne pas y penser. Moi, qui suis sorti de cet engrenage, je le mesure chaque jour aujourd'hui. C'est dramatique de voir l'état de notre agriculture. Je suis pessimiste pour l'avenir. Lorsqu'un agriculteur arrête et que personne ne reprend derrière lui, les terres, surtout celles qui sont difficiles à travailler sont de moins en moins entretenues. La friche s'y installe, les sangliers avec. Peu de personne intègre l'idée que les agriculteurs sont les

jardiniers de la nature... »

Le pari de la volaille

Nicolas fait alors le choix de se lancer dans l'élevage de volailles. On est en 2014. « Je voulais rester sur la terre, en vivre tout en adaptant mon emploi à ce que j'étais en mesure d'assumer dans le temps ». Élever des volailles, les vendre en circuit court, voire même en circuit direct, devient une évidence. Avec l'aide de son père, Nicolas, construit de vastes enclos, implante des cabanons, empierre un chemin de travail, se

forme, démarque des banques, des clients. « Ce fut un travail de fou. Jamais, je n'aurais imaginé la densité de cet ensemble de choses. Je ne sais pas combien de fois je me suis pris la tête ? J'ai craqué aussi. Un jour, en pleurs, j'ai dit à mon père que je pouvais plus continuer. Je ne voyais pas le bout du tunnel. Il m'a dit que j'étais allé trop loin pour reculer. Je n'avais plus qu'à avancer. J'avais des crédits, une banque

qui me suivait tout en me rappel-

lant que mes rentrées d'argent étaient insuffisantes. Vous, vous faites peur. Ce qui m'a fait tenir ? C'est le sport ! J'aime courir. Cela m'a sauvé. Je me suis vidé la tête

plusieurs fois grâce à ça. Sinon, j'aurais fait une connerie. Oui, j'aurais fait une connerie... » Nicolas a pu aussi s'appuyer sur son expérience de la vie.

Le globe-trotter

« Lorsque j'ai achevé mon école

d'agriculture, nous avions un stage en entreprise à réaliser. Avec des copains de classe, nous avons découvert que nous avions droit à des stages à l'étranger. Je me suis dit que c'était l'occasion de sortir de chez moi et de m'ouvrir l'esprit. Je n'avais jamais pris l'avion. Je n'étais jamais allé à Paris. Un jour, je me suis retrouvé à l'aéroport à Paris pour me rendre en Australie, à Perth ». Ce fut le grand saut mais aussi un choc culturel pour le jeune Aveyronnais. « Je ne parlais pas Anglais si ce n'est celui de l'école qui ne me servait à rien. Durant un mois, je n'ai rien compris. J'étais paumé à tel point que j'ai pensé rentrer. Puis, au bout d'un mois, les choses se sont débloquées. J'avais franchi une étape. Ensuite, je me suis senti à l'aise bien que totalement dépaycé par le lieu, les méthodes de travail ». Ce choc culturel est si attractif que Nicolas Vacquier prend une décision surprenante. « L'aventure du dépaycément était si belle qu'il me fallait la prolonger. Alors, j'ai postulé pour une ferme en Argentine. Avant d'y arriver, on m'a expressément demandé de savoir monter à cheval. Je n'étais jamais monté sur un cheval et j'ai pris en catastrophe dix leçons. Bien m'en a pris car lorsque je suis arrivé au nord de l'Argentine dans un tout petit village non loin de la frontière avec le Brésil on m'a donné un cheval, un lasso et je suis devenu un gauchon ! Ce fut six mois magiques, exceptionnels qui ont marqué ma vie à tout jamais. Chaque jour ces deux expériences me portent, m'ouvrent l'esprit. Elles m'ont enrichi et donner cette force qui m'accompagne ». **Stéphane Hurel**

« MON COMBAT EST CELUI D'UNE PRODUCTION DE QUALITÉ »



Nicolas Vacquier est fier de pouvoir certifié qu'il est engagé dans le « combat du bien manger ». /DDM.SH

« Élever de la volaille est faire de la qualité. Je ne veux pas le meilleur mais l'excellence pour mes animaux comme pour mes clients. La qualité de l'herbe que mange la volaille est capitale. J'ai travaillé sur le type d'herbe qu'il faut, sa hauteur de coupe, son arrosage pour qu'elle soit tendre et que le poulet, la dinde, la pintade s'y sentent à leur aise. Il s'agit d'animaux qui sont exigeants en termes de qualité d'herbe. D'ailleurs, lorsqu'ils ont assez mangé sur un espace, je les déplace vers un autre afin que leur nouvelle pelouse soit optimale ». Ce souci de bonne nourriture de la volaille se complète par un état de santé irréprochable des animaux. « Avec cette exigence de qualité de vie, les volailles ne sont jamais malades. Elles sont équilibrées avec un excellent rapport en Oméga 3 ». Nicolas, pointu sur le sujet, y voit la base de son rapport avec le client.

« La viande doit être bonne, ferme, nourrissante. Je veux ce rapport d'exigence car on ne peut pas faire n'importe quoi, ni proposer n'importe quoi aux clients. Quand je me suis lancé dans le métier, je m'étais fixé cette règle ».

L'aspect commercial

« J'ai dû faire du démarchage publicitaire auprès des comités d'entreprise du Ruthénois. Au début, je faisais du porte à porte avec mes poulets autour de chez moi. Le bouche-à-oreille m'a aidé. Il faut être patient. Une chance que cette patience a été suivie par mon banquier ! » Nicolas a créé un site internet, une page Facebook, s'est adjoint les services d'une experte en communication, « cela a donné un coup de fouet à mon activité ». Il organise des journées portes ouvertes afin de faire connaître son métier. Là, il explique que sa démarche dé-

passé le cadre du bio pour être globale tant dans le développement physique de ses volailles, que dans l'écoute des désirs de ses clients. D'ailleurs, Nicolas a cette ouverture d'esprit qui lui fait dire que « les élevages intensifs existeront toujours car nous sommes de plus en plus nombreux sur terre, qu'il faut que tout le monde mange et que les revenus de chacun sont inégaux face à des choix de produits ». Au prix de beaucoup de caractère et aussi d'un emploi à mi-temps en début de semaine, Nicolas Vacquier peut vivre de sa passion.

Pour acheter les volailles de Nicolas Vacquier rendez-vous sur son site : « Les volailles de Ruols » où toutes les informations sont disponibles (prix d'achat, lieux de vente). Une formule est intéressante avec un bon de commande à remplir sur le site puis un drive qui permet de passer sur le site de Ruols pour retirer directement l'achat.